

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Lettres d'un Solitaire :
IV : Contre ce temps

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 326-329

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Lettres d'un Solitaire

IV. Contre ce temps

Monsieur,

Il est entendu qu'aucun humain pouvoir n'arrêtera notre siècle dans la voie de pure démente où il s'est engagé avec tant d'entrain... sous prétexte de progrès. Notre siècle est fou, mais on serait encore autrement fou d'espérer le convertir à un peu plus de raison.

Toutefois, il y a toujours et quand même quelque plaisir à lui rappeler l'odieuse inconscience où il en est venu en prétendant se passer de Dieu. Ce plaisir-là, c'est l'amère et précieuse revanche de ceux qui ne l'aiment pas outre mesure, ce siècle, - car il n'est pas obligatoire de l'aimer et il n'est même pas défendu, Monsieur, d'en avoir la nausée...

J'y songeais encore ce matin, en relisant certains détails hautement significatifs de la mentalité du peuple qui réalise le plus complètement à ce jour l'idéal de la « vie moderne ». Et je songeais à toutes les horreurs du *struggle for life*, aux duretés de notre temps, à toutes ses inutiles cruautés...

Savez-vous, Monsieur, combien les chemins de fer américains ont fait de victimes au cours des six derniers mois ? La statistique la plus officielle déclare exactement : 76.286 blessés et... 16.203 morts.... Les guerres, pensez-vous, se font plus rares de nos jours et elles tuaient, elles aussi, sans pitié. Mais, indépendamment des contingences qui la déterminent,

la guerre avait du moins et garde une haute raison d'être, une grandeur et une souveraine beauté qu'ignorent les agonies dont notre temps ensanglante toutes les routes du monde.

A ce propos, permettez-moi de vous rappeler la petite histoire que nous racontaient dernièrement les grands journaux de Londres.

Vous vous souvenez sans doute, Monsieur, qu'il y a quelque temps un paquebot anglais, jaloux de la précédente victoire d'un navire allemand, disputait au pavillon germanique le record de la vitesse sur l'Océan. Penchés sur leurs cartes marines, Anglais et Allemands parièrent alors avec rage, une semaine durant, pour leurs couleurs respectives. Enfin, l'Angleterre poussa un « ouf » de soulagement et un « hurrah » de triomphe : son paquebot, le « Lusitania », l'emportait de quelques heures — à moins, grave problème ! que ce ne soit de quelques minutes, — réduisant à moins de six jours la traversée de l'Atlantique. Et maintenant, le prix de cette victoire ? La raison d'un homme subitement devenu fou furieux, — d'un de ces pauvres diables de chauffeurs si empressés à forcer la marche du « Lusitania ».

Il faut du reste avoir vu de près les chaufferies d'un grand navire pour en concevoir toute l'horreur. Si vous n'avez jamais visité les dessous d'un de ces monstres qui, sans parler des passagers, embarquent parfois plus de trois cents manœuvres, imaginez une fosse à peine éclairée où d'immenses ventilateurs demeurent impuissants à combattre une température d'enfer. Au fond de cette fosse, sur un plancher d'acier, dans les lourdes émanations de combustible, des hommes vêtus de la seule poussière du charbon, qui forme sur leurs membres ruisselants de sueur un épais

enduit, alimentent sans presque aucun répit l'énorme foyer. La flamme toute voisine les menace à chaque instant. Une lueur aveuglante leur dévore les yeux. Le feu leur cuit le gosier et les poumons... La tuberculose a d'ordinaire tôt fait de terrasser le chauffeur sur ces immenses bâtiments : la cruche d'eau fraîche et la douche glacée lui sont évidemment de trop compréhensibles tentations.

C'est au fond de cette géhenne que l'un des braves sur lesquels on comptait pour battre le concurrent allemand se prit tout-à-coup à pousser des cris de bête féroce, en brandissant contre ses camarades son regard rougi au feu de la fournaise. Mince incident, d'ailleurs... Vite, on se jeta sur lui et, en attendant la camisole de force, on le ligota d'importance... tandis que le paquebot anglais poursuivait sur l'Océan sa course triomphale... Vous ne voudriez pas, en effet, que le capitaine du *Lusitania* se fût permis pour si peu cette seconde de trouble et d'hésitation que nous eussions été assez bêtes, vous et moi, Monsieur, pour avoir en pareil cas ? Mais nous ne sommes capitaines de navire ni l'un ni l'autre — et c'est fort heureux... Hésiter en semblable occurrence, c'était risquer de compromettre la victoire, — et quelle victoire !.. Sur le pont, à deux pas du drame, de puissants brasseurs d'affaires, des femmes élégantes, toute une société haut musquée escomptait le triomphe, en sablant le Champagne. Songez donc, Monsieur, pouvoir dire : « Le pavillon britannique a battu le pavillon allemand de vingt-deux minutes, neuf secondes, — et nous en étions » !

Car s'il y a l'horreur des chaufferies, il y a aussi sur nos grands transatlantiques l'approximatif paradis des Premières. Il y a le *dolce farniente*, les paresseuses rêveries, les bavardages amusés, les faciles intrigues

du flirt au fond d'un confortable *rocking-chair*, sous la caresse de la brise venue du large. Il y a les plaisirs d'une table délicate et toujours savamment fleurie, l'imprévu des concerts et le pittoresque des bals à bord, les grands vins français et les cigares trois fois exquis. Il y a la joie, le luxe, toutes les élégances...

Et, depuis la victoire du « Lusitania », il y a un deuil de plus parmi les hommes : une femme et trois enfants qui pleurent au fond d'une pauvre chaumière de la pauvre Irlande.

Mais nous sommes dans le siècle de la « philanthropie », Monsieur.

Adieu.

LE SOLITAIRE